



## Festival Sens Interdits

Numéro 71 / Furlan – Ruiz – Soliman – Mitrovic – Rasem – Langhoff – Massé  
Gibé – Delahaye – Festival Homo Novus à Riga – International Meetings à Cluj



depuis sa création en 2015, I/O Gazette  
a couvert plus de 120 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Édimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO ! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), On Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCa Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), Homo Novus (Riga), Helsinki Festival...

www.iogazette.fr

## ÉDITO

### SENS POUR SENS

« L'espoir par le théâtre ? » C'est par ce souhait à peine interrogatif que Patrick Penot conclut son édito de cette 5e édition du festival Sens interdits et que nous souhaitons par ricochet initier le nôtre, portés ensemble par cet élan qui ne nous demande finalement que de garder les yeux ouverts. Évidemment, Pandore rôde toujours et la naïveté n'est pas de mise ici ; il ne s'agit pas de l'espoir dégoulinant du sucre, galvaudé et amoindri à force d'être lissé, non, celui que nous appelons de nos vœux a de l'avenir et grâce aux pouvoirs occultes des artistes, il s'apprête à sortir enfin de la boîte. Car après tout cette revendication enthousiaste pourrait bien rassembler au-delà des territoires conquis et faire se lever une foule de spectateurs conscients que la scène peut être le lieu d'opérations décisives. Car oui, les artistes de partout et surtout d'ailleurs viennent à Lyon raconter ce monde, éclairer de leur regard des zones sombres de l'histoire, en proposer une lecture à nouveau et choisir le théâtre comme arme manifeste de leur parole libre. Au public à présent de s'en saisir, que la pensée en mouvement nourrisse ou agace importe peu, le débat est une des ultimes preuves de la vivacité de notre humanité. Rêvons plus haut ; que l'interrogation se taise car c'est un point volontiers exclamatif qui ponctuera désormais le credo.

La rédaction

Prochain numéro spécial Festival d'Automne de Paris début novembre.

### Festival Sens Interdits

5<sup>e</sup> édition, du 19 au 29 octobre 2017, métropole lyonnaise  
www.sensinterdits.org

## SOMMAIRE

### FOCUS PAGES 4-5

**Massimo Furlan** : Hospitalités

**Didier Ruiz** : Une longue peine

**Laila Soliman** : Zig Zig

### REGARDS PAGES 6-7

**Sanja Mitrović et Vladimir Aleksić** : Je n'ai pas honte de mon passé communiste

**Mokhallad Rasem** : Body Revolution et Waiting

**Matthias Langhoff** : La Mission, souvenir d'une révolution

**Eric Massé** : Mujer vertical

### CRÉATIONS PAGE 8

**Boris Gibé** : L'Absolu

**Mathilde Delahaye** : L'Espace furieux

### BRÈVES PAGE 8

### REPORTAGES PAGE 11

Festival Homo Novus à Riga

International Meetings au théâtre de Cluj

## HOSPITALITÉS

CONCEPTION MASSIMO FURLAN / THÉÂTRE NOUVELLE GÉNÉRATION, 22 ET 23 OCTOBRE (VU À VIDY-LAUSANNE EN JANVIER 2017)  
« En 2014, le performeur Massimo Furlan est invité en résidence à La Bastide-Clairence, un petit village du Pays basque. »

**INCONDITIONNELLES HOSPITALITÉS, LA POLITIQUE-FICTION DE MASSIMO FURLAN**  
— par Christophe Candoni —

Massimo Furlan a mis en place un projet artistique des plus singuliers dont le résultat dépasse toute imagination. Secrètement aidé par une poignée de villageois complices, il propage l'idée qu'il faudrait accueillir des migrants pour contrer la hausse des prix de l'immobilier, qui mécontente la population. Insolite, provocante, la blague est osée par les temps qui courent...

Parti à la rencontre des locaux qui lui ont raconté l'histoire de leur terre, l'icône artiste avait bien perçu que, si le bourg était historiquement lié à la question de l'immigration (une importante communauté israélo-portugaise venue d'Espagne s'y est installée pendant deux siècles pour fuir l'Inquisition), aujourd'hui on ne croise aucun étranger dans les paisibles paysages et les rues silencieuses du village en rouge et blanc. Improbable mais vrai, le canular fonctionne lorsque les habitants s'engagent à concrétiser dans l'espace social cette proposition farfelue. De manière inespérée, la réalité rattrape la fiction. Plusieurs procédures sont lancées allant à l'encontre des réflexes symptomatiques et sécurisants de repli sur soi que rapportent quotidiennement les médias.

Se raconte cette incroyable histoire proche d'un conte moderne joliment nommé « Hospitalités ». Il y a le maire actuel François Dagorret et son prédécesseur Léopold Darritchon, des jeunes, des vieux, anciens habitants ou nouveaux arrivés. Dans une forme chorale et minimale, ils se présentent face au public et évoquent leur vie, celle des autres, au village ou ailleurs, des bouts d'enfance, leur profession, leur famille, leur attachement aux traditions. Ils chantent ensemble et se livrent à une démonstration de fandango. En toute simplicité et dans un esprit soudé.

“

**Un spectacle édifiant, touchant et exaltant**

Ce type de théâtre-témoignage comme ont pu le pratiquer Jérôme Bel, Milo Rau ou Sanja Mitrovic favorise autant la prise de parole variée et spontanée que son adresse directe et frontale. Furlan et sa dramaturge Claire de Ribaupierre ont veillé à écouter et à recueillir les mots des gens qu'ils ont rencontrés ; certains étaient connivents, d'autres ignoraient tout de l'arnaque. Toutes les histoires et les conversations liées, simples anecdotes ou réflexions philosophiques,

interrogent la relation hôte-invité. Comme un leitmotiv revient la difficulté, l'inhibition à aller vers l'autre, à rencontrer l'autre. Sans jugement ni excès de didactisme, le spectacle laisse place à la contradiction, à l'opposition. Les personnalités qui se présentent devant vous n'ont rien d'une bande de béni-oui-oui, et c'est d'une manière saisissante que toutes assises en ligne à la rampe débattent dans un violent brouhaha bon nombre de clichés et d'a priori sur leur sujet avant de laisser la parole à la salle en lançant un débat participatif. Le spectacle raconte que l'association Bastida terre d'accueil a vu le jour en 2015 et que, l'année suivante, une première famille de réfugiés syriens s'est vue hébergée au village. Il se fait l'écho d'une prise de conscience, d'un don de soi, d'une sollicitude, d'une générosité affichés sans manifestation excessive d'autosatisfaction. En cela, « Hospitalités » est un spectacle édifiant, touchant et exaltant. Le geste artistique inventif et réactif de Massimo Furlan prouve que le théâtre a des choses à dire sur les sujets qui animent le monde, qu'il est bien ancré dans le réel et le vivant, qu'il sait mettre les pieds dans l'actualité, en être un acteur plutôt qu'un vain commentateur, qu'il continue à concerner, à bousculer et à nous faire progresser.

## FOCUS —

### UNE LONGUE PEINE

MISE EN SCÈNE DIDIER RUIZ / LES SUBSISTANCES, 27 ET 28 OCTOBRE

« Depuis des années, Didier Ruiz, dans une démarche de théâtre documentaire, travaille sur le recueil de mémoires fugaces et intimes. »

**AU BOUT DE LEUR PEINE**

— par Pierre Fort —

Ils sont cinq, debout, côte à côte, surgissant d'une nuit profonde. Ils racontent la prison. Construit à partir de la parole d'anciens détenus ayant accompli de « longues peines », le spectacle de Didier Ruiz nous bouleverse et ne nous lâche jamais.

André, Éric, Alain, Louis et Annette, sa compagne. Ils n'étaient jamais montés sur une scène et d'emblée, on est saisi par leur présence : leur voix, leur corps, leur histoire. Tout est juste. Ils ne dialoguent jamais entre eux, ils sont seuls avec leur parole comme ils l'ont été dans leur expérience de la prison. Et pourtant on les sent toujours ensemble. Ensemble avec le public, aussi. Le risque avec des amateurs au théâtre, c'est de les mettre à distance de la société, de créer la sensation d'un patronage condescendant, d'exhiber des phénomènes de foire. Le regard de Didier Ruiz est au contraire respectueux, fraternel, prévenant. Son parti pris est de ne pas ajouter à la dureté du monde. Sans jamais toutefois la dissimuler. Il faut dire que le metteur en scène a eu la chance de rencontrer des personnes particulièrement émouvantes, qui « sont », sans

avoir besoin de jouer. Le spectacle s'est écrit à partir d'entretiens dont il a agencé quelques bribes, quelques fragments, quelques thèmes : les « acteurs » racontent au présent selon cette trame. Le plateau nu, le dispositif radicalement dépouillé, les lumières qui révèlent les corps donnent à cette parole sensible sa place essentielle, en restaurent toute la force et la dignité. « Après l'ombre », le long-métrage encore inédit de Stéphane Mercurio, qui a filmé chaque étape de la création, nous en dira peut-être davantage sur la « méthode Ruiz ».

“

**Restituer au spectateur l'humanité pure qui pleure en lui**

L'incarcération est un long processus de déshumanisation, dont la pièce offre des exemples très concrets : les rapports sexuels sous l'œil des matons pour Annette et Louis, l'humiliation vécue par Alain pour se rendre sur la tombe de son fils... Même si Louis semble avoir essayé d'intellectualiser politiquement sa situation par l'engagement et l'écriture d'un livre, la prison reste surtout une souffrance

absurde et intolérable. À l'image de celle provoquée par des dents non soignées, qu'Éric finira par s'arracher lui-même dans sa cellule. La prison est d'ailleurs présentée comme une fatalité sociale, un piège infernal dans lequel on replonge : trente-cinq ans de détention pour André, l'enfant des quartiers pauvres de Lyon, envoyé tout jeune en maison de correction. Placés dans un état de concentration maximale, les spectateurs communient, éprouvent une empathie totale. Parfois, ils sont littéralement submergés par l'émotion face à l'indicible. Comme lorsque Alain évoque les lunettes de sa mère, décédée pendant son incarcération, débâllées d'un sac en plastique. On pense à ces personnes. Que peut leur apporter Didier Ruiz avec cette pièce ? Une revanche sur la vie ? Une thérapie ? Une rédemption ? Peut-être. Mais on n'en est pas complètement certain. « Laissez tout espoir, vous qui y entrez » : l'enfer de la vie carcérale est devenu un moi intérieur, dont elles resteront à jamais prisonnières. Il s'agit surtout de leur permettre d'accomplir un don véritable : restituer au spectateur l'humanité pure qui pleure en lui. Assurément, Didier Ruiz croit au théâtre. Dans ce qu'il a de plus noble. Dans ce qu'il a de plus vertueux.

# RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



« Zig Zig » © Ruud Gielens

### ZIG ZIG

MISE EN SCÈNE LAILA SOLIMAN / THÉÂTRE JEAN MARAIS SAINT-FONS, 25 ET 26 OCTOBRE (VU AU NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL EN OCTOBRE 2017)

« Les soldats britanniques sont entrés dans la maison au milieu de l'après-midi, vers seize heures. Ma belle-mère a demandé aux soldats "Vous voulez de la dinde ?", ils ont répondu "Zig zig". »

**DES FEMMES DEBOUT**

— par Audrey Santacroce —

Issue de la scène indépendante égyptienne, Laila Soliman s'attaque avec « Zig Zig » à un pan de l'histoire égyptienne tragiquement passé sous silence.

En 1919, dans le village de Nazlat al-Shobak, en pleine rébellion contre l'armée britannique, qui occupe le pays, des femmes élèvent la voix et annoncent qu'elles ont été violées par des militaires. S'ensuit un procès où le pouvoir en place, intégralement masculin, tentera de les faire taire. Basé sur les archives judiciaires, « Zig Zig » donne la parole à ces femmes mais aussi aux hommes qui ont tout fait pour les discréditer, mettant en lumière les mécanismes d'oppression systémique et de culture du viol, aussi vivaces en 2017 qu'en 1919. On ne peut que se réjouir que les problématiques liées aux femmes et au féminisme soient de plus en plus présentes sur les plateaux de théâtre. Malheureusement, on grince souvent un peu des dents quand un bonhomme qui, de fait, connaît moins bien le sujet, agite les ficelles ou pire, débarque sur scène pour recentrer le débat sur lui (ici nous ne citerons pas de noms, mais une liste est

tendue à la disposition de celles et ceux qui seraient intéressés). Alors on commencera par faire une ola pour Laila Soliman, qui, si elle s'est certes adjoint les services de Ruud Gielens à la direction d'acteurs, a choisi une distribution intégralement féminine. Mona Hala, Reem Hegab, Sherin Hegazy, Zainab Magdy et Nancy Mounir prêtent leur voix non seulement aux femmes violées, mais aussi aux hommes intervenant dans l'affaire.

“

**Une œuvre totale**

Une fois cela posé, il s'agit alors de montrer au public combien il est facile de mettre en doute la parole des victimes. Le système oppressif, à force de questions orientées, finit par faire douter les victimes elles-mêmes, qui reviennent sur leurs déclarations et passent du statut de plaignantes à celui de suspectes. Au-delà des questions féminines et féministes, c'est aussi toute la réécriture officielle de l'histoire d'un pays qui est pointée du doigt. L'histoire est écrite principalement par les hommes et pour les hommes, mais aussi par les puis-

sants au détriment des plus faibles. L'autorité en place qui recentre les débats sur ce qui l'arrange et gomme les parties qui lui sont embarrassantes, voilà ce qui nous est aussi montré sur la scène du Nouveau Théâtre de Montreuil. On redécouvre, horrifiés, que le pouvoir dicte bien des choses, y compris sa vérité propre. Le drame auquel on assiste passe également par la musique et par le corps des interprètes. Quand les mots les trahissent, il reste encore le geste, ces corps douloureux qui dansent au son déchirant d'un violon, la musique, les chants. L'art est tout à la fois le baume qui panse les plaies et l'ultime façon de s'exprimer quand on vous l'interdit. Cette heure et demie de représentation passe en un souffle, on en ressort révoltés et en ayant appris quelque chose. « Zig Zig » est une œuvre totale, un spectacle indispensable et magnifique auquel on repensera longtemps. On attend déjà impatiemment les prochaines pièces de Laila Soliman.

# NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

## JE N'AI PAS HONTE DE MON PASSÉ COMMUNISTE

**CONCEPTION SANJA MITROVIĆ ET VLADIMIR ALEKSIĆ**  
THÉÂTRE DE VÉNISSIEUX, 20 ET 21 OCTOBRE  
(VU À REIMS SCÈNES D'EUROPE EN FÉVRIER 2017)

« Sanja Mitrović et Vladimir Aleksić sont deux amis d'enfance. Sur scène, ils se retrouvent pour parler d'un pays dans lequel ils ont grandi, mais qui aujourd'hui, n'existe plus, sinon dans les mémoires et l'imagination : la République Socialiste de Yougoslavie. »

**L'HOMME SANS HISTOIRE N'EXISTE PAS**

— par Jean-Christophe Brianchon —

Le théâtre, c'est parfois aussi simple qu'une forme et des mots pour dire les souvenirs effacés de nos mémoires collectives. La forme comme histoire des survivances, et les mots comme soldats de la mémoire face au prochain naufrage du monde. C'est en tout cas ce qu'explique Walter Benjamin, et c'est exactement ce qu'il se passe là. Alors que le duo danse, à moitié nu, sur le schéma reconstitué de cette Yougoslavie morte de l'incapacité des hommes à sortir du cycle destructeur du siècle, c'est un théâtre salvateur, résilient et combatif qui s'affiche. Un théâtre qui impose à ses spectateurs oublieux la nécessité du souvenir, alors qu'une voix nous serine cette vérité : « Personne ne se souvient de rien. Ce qu'il vous faut c'est une nouvelle guerre, bande d'enfoirés. » Ce faisant, c'est alors plus que du théâtre, c'est une réflexion militante sur l'histoire qui apparaît en filigrane. C'est beau, et c'est d'autant plus intelligent que cela s'intègre dans une acception de la mémoire qui entre en écho avec le désir des artistes d'assumer la beauté du passé communiste de ce pays disparu, car quand ils font de l'histoire cette « exigence générale de la pensée » dont parle Didi-Huberman, c'est tout le matérialisme historique de Marx qui s'installe sur la scène. Lui et son désir « d'exprimer les structures véritables du passé ». Lui, mais aussi la vision de Barthes, pour qui « fonder le théâtre sur l'histoire, c'est dénier à la nature humaine toute réalité autre qu'historique ».

**RADIO NOSTALGIE**

— par Mathias Daval —

« Le communisme était quelque chose de grand, d'héroïque, de beau, quelque chose qui avait confiance et qui donnait confiance en l'homme. Il y avait en lui de l'innocence et, dans le monde sans merci qui lui a succédé, chacun confusément l'associe à son enfance et à ce qui fait pleurer quand vous reviennent des bouffées d'enfance. » Voilà les mots qu'Emmanuel Carrère prête à Poutine dans son « Limonov », dont l'exergue (citation réelle et fameuse du président russe) est le résumé : « Celui qui veut restaurer le communisme n'a pas de tête. Celui qui ne le regrette pas n'a pas de cœur. » Derrière la provoc, une ambiguïté fondamentale, que Mitrovic et Aleksić mettent en scène dans cette création de 2016. Comment extraire les fantasmes du grand bouillon nostalgique de l'enfance ? Quand on est yougoslave et qu'à cette question insoluble s'ajoute la complexité d'une quête identitaire contrariée par l'histoire, on comprend qu'on puisse patauger dans la semoule postcommuniste. L'angle d'attaque de ces deux amis d'enfance serbes : la fiction cinématographique, celle de la société de production Avala Film, et sa reconstitution approximative, ludique, humoristique. Manque une touche de poésie qui aurait porté ce travail sur la mémoire dans une autre dimension.

Mokhallad Rasm présente un diptyque mêlant images documentaires et performance chorégraphique. Dans la première partie, projetées en fond de scène, des images des révolutions arabes et de la guerre sur lesquelles ont été incrustés, en surimpression, des danseurs exécutant leur mouvement. Mais afin de clairement situer sa démarche dans le cadre du spectacle vivant et non du documentaire ou du clip, l'artiste décide de placer devant l'écran plusieurs danseurs dont les corps deviennent à leur tour espace de projection de l'image. Vision étrange et problématique d'une grâce un peu surchargée dansant sur les décombres

des révolutions. Cette lourdeur d'un décorum qui tend à invisibiliser et à lisser l'image première se retrouve aussi dans la seconde partie. Des habitants d'Anvers, face caméra, y évoquent ce qu'est pour eux l'attente. Ici, l'image est projetée sur quatre lambeaux de toile disjointes qui se meuvent sur scène grâce à l'action de plusieurs performers. Sur cet écran déchiré, des visages disloqués se racontent brièvement. Mais ces témoignages se retrouvent une fois de plus écrasés par le geste plastique. Jetons par exemple un œil à cette scène particulièrement significative. Un morceau de toile accueillie en son centre un léger effilochement par lequel se

dessine une ligne claire et verticale. Est projeté le visage d'un sans-papiers qui, la voix éteinte, déclare « qu'attendre, ça veut dire encore un rêve qui meurt ». Le léger effilochement, placé judicieusement sous son œil, se met ainsi à figurer l'écoulement d'une larme. En un dernier geste, l'une des performeuses, munie d'un chiffon, lui essuie symboliquement la joue. L'unité des deux propositions repose ainsi sur un certain rapport entre la scène et la vidéo, rapport d'embellissement de celle-ci par celle-là, comme si la nudité de l'image documentaire était trop indigne de la scène, et qu'il fallait pour cette raison l'ornementer d'une robe chatoyante, à la manière

d'un tableau de souffrance sur lequel on poserait un cadre d'or. Mais cette volonté d'ornementation ne résulte pas simplement d'un geste libre de l'artiste, elle est aussi imposée par les contraintes inhérentes au spectacle vivant. Issu de ce monde, formé par lui, inséré en lui, l'artiste ne concevait peut-être pas le documentaire comme un chemin possible. D'où la décision d'imposer le cadre du spectacle vivant à l'image désirée, d'encadrer luxueusement l'écran pour justifier la production scénique d'une œuvre pourtant essentiellement structurée par l'image.

## BODY REVOLUTION ET WAITING

**CONCEPTION MOKHALLAD RASEM / THÉÂTRE DES CÉLESTINS, 23 ET 24 OCTOBRE**  
(VU AUX FRANCOPHONIES EN LIMOUSIN EN SEPTEMBRE 2017)

« Deux performances en une soirée ou comment interroger la force des images et des mots en temps de guerre, ceux qui captent avec distance les humeurs d'un peuple ravagé par la violence mais toujours avide de poésie. »

**LA TYRANNIE DU CADRE**

— par Augustin Guillot —

## REGARDS

### MUJER VERTICAL

**MISE EN SCÈNE ÉRIC MASSÉ / THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE, 20 ET 21 OCTOBRE**

« Lors d'un séjour à Bogota, Éric Massé a recueilli les paroles de femmes colombiennes prises dans les tourments de l'histoire récente du pays. »

« COMMENT PACIFIER, COMMENT PARDONNER ? »

— propos recueillis par Sabine Vasselin —

Parmi les trois pièces traitant des cicatrices de la Colombie, « Mujer Vertical » transpose « Femme verticale », d'Éric Massé, dans une version revisitée. Le metteur en scène lyonnais décrit cette création sur l'émancipation féminine française.

« Nous sommes dans l'année d'échanges France-Colombie. L'idée était de trouver un projet qui mêle les histoires des différents pays. Actuellement, ce qui fait la singularité de la Colombie c'est qu'il y a des femmes qui se sont investies dans des groupes armés extrêmes et qui, d'un seul coup, vont se retrouver à regagner la société civile. Que vont-elles

devenir ? Elles ont un engagement politique et une capacité au combat, non plus avec les armes, mais avec la législation, avec la langue. Les deux pièces traitent toutes deux du féminisme, mais "Mujer Vertical" est également basé sur des témoignages de parcours de femmes pendant une guerre civile et sur leur positionnement à l'heure de la pacification. Nous avons voulu réunir sur un plateau des femmes qui participent au paysage socio-politique actuel mais qui, malgré leurs différents parcours, vont être unies par un désir commun : aller vers la pacification. Comment pacifier, comment pardonner, comment construire à partir de ces histoires et

de ces blessures qui ont eu lieu ? » (...) « Politiquement c'était plus intéressant. C'est comme imaginer réunir sur la scène française quelqu'un d'extrême droite et quelqu'un d'extrême gauche. Je souhaitais des femmes qui assument de parler ouvertement de leur histoire, de ces extrêmes, et qui en même temps sont dans une recherche commune de pacification. Il y avait déjà l'idée d'avoir une ex-Farc et une paramilitaire. Elles ont chacune des parcours assez étonnants : l'une parce qu'elle est devenue commandante et a obtenu un niveau élevé et très rare pour une femme, l'autre parce qu'elle a développé un journal des-

siné de son histoire, qu'elle a réalisé alors qu'elle était en prison, à l'âge de quinze ans, quand elle a été arrêtée après avoir passé dix ans dans la jungle. Donc ces deux femmes créaient déjà ces deux extrêmes. Ensuite on a deux personnes de la société civile, deux leaders : une leader afro qui fait partie d'une communauté du nord de la Colombie, descendante d'esclaves, et qui a été victime de violences de la part des paramilitaires. Et puis ensuite on a Alejandra Borrero qui est leader sur les droits des femmes, qui a imaginé un festival devenu national. »

Extrait de Le Fil Rouge /  
Regards Croisés des Jeunes Reporters

## LA MISSION, SOUVENIR D'UNE RÉVOLUTION

**MISE EN SCÈNE MATTHIAS LANGHOFF**  
THÉÂTRE DES CÉLESTINS, 28 ET 29 OCTOBRE  
(VU À LA COMMUNE - AUBERVILLIERS EN OCTOBRE 2017)

« Dans les années tardives de la Révolution française, le gouvernement envoie trois hommes en Jamaïque afin d'organiser le soulèvement des esclaves. »

**SOUVENIR D'UNE MISSION**

— par Augustin Guillot —

Alors que trois émissaires de la Convention organisent un soulèvement d'esclaves dans les Caraïbes, ils apprennent que la République est morte. On comprend qu'en 1989, en plein bicentenaire de la Grande Révolution, Matthias Langhoff ait souhaité mettre en scène cette « Mission » de Heiner Müller, comme une contre-manifestation au consensuel défilé organisé par le publicitaire Jean-Paul Goude. Plus de vingt-cinq ans plus tard, le metteur en scène décide de remonter la pièce, avec des acteurs boliviens, en procédant au travail d'adaptation requis par les exigences du présent. Mais ce geste pourtant nécessaire relève ici d'une greffe trop artificielle. À l'écran – absent de la version de 1989 – sont projetées des images de la Bolivie, de la Commune ou encore de réfugiés parisiens. On saisit l'intention. L'analogie par le montage pour figurer cette « grande fédération des douleurs » dont parlait Jules Vallès. Or, les grandes œuvres de montage sont aussi des œuvres de grande rigueur, et c'est peut-être de cela que manque le remontage de la pièce de 1989 : l'écran a été ajouté à la scène sans qu'une articulation entre les deux ait été véritablement pensée. D'où l'effet non de nécessité mais de pittoresque produit par ces images qui sont d'abord là pour faire « actuel », en une identification problématique entre les signes de l'actualité et les enjeux de l'époque présente.

**PAR ICI, LA BONNE SOUPE !**

— par Pierre Fort —

On était curieux de voir ce que Matthias Langhoff ferait, aujourd'hui, de son adaptation de « La Mission » de Heiner Müller, monté en 1989. Alors qu'on célébrait en grande pompe le bicentenaire de la Révolution, la pièce avait fait sensation par son pessimisme radical et l'exubérance noire de sa mise en scène. Inspiré d'une nouvelle d'Anna Seghers, « La Mission » évoque, sous une forme très personnelle, l'échec des révolutionnaires à abolir l'esclavage aux Antilles. C'est l'histoire des trahisons de la Révolution, de ses limites, de ses renoncements. Comment renouveler l'énonciation d'un spectacle créé il y a près de trente ans ? Langhoff s'est efforcé de l'actualiser en y invitant ses anciens élèves boliviens, en y intégrant des images des campements de migrants – qui, par une ironie cruelle de l'histoire, se sont installés au métro Stalingrad –, en y mêlant des archives personnelles. Plusieurs révolutions se chevauchent, et en cela l'écriture du spectacle est conforme au style particulier de l'écrivain est-allemand. Tout travaillé soit-il, le spectacle peine néanmoins à parler au public et donne surtout la sensation de l'exhibition d'une théâtralité vieillie. Les comédiens sortent des trappes d'un plancher ondulé et incliné, qui les contraint à des déplacements gauches et sonores. Ils s'agitent beaucoup, osent un blackface, mais l'impression reste qu'on joue entre soi. Le contact avec le public ne s'établit finalement qu'à la toute fin, lorsqu'ils lui proposent de partager la soupe préparée durant le spectacle. L'histoire ne repasse pas les plats et la soupe de Langhoff, sans être tout à fait indigeste, est un peu tiède...

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

## L'ABSOLU

CONCEPTION BORIS GIBÉ ET LA COMPAGNIE LES CHOSES DE RIEN  
LES DEUX SCÈNES - BESANÇON

« Rendez-vous pour une vingtaine de représentations dans le silo, chapiteau de tôle à quatre étages offrant à 100 spectateurs une expérience vertigineuse et un angle d'observation inédit. »

MOMENT DE GRÂCE ET D'ABSOLU

— par Sébastien Descours —

Il est des moments de grâce. Où dominent l'émerveillement, la gratitude et un sentiment d'appartenance à une humanité poétique et exaltante. « L'Absolu » est un de ces moments-là, à ne rater sous aucun prétexte. Tout commence par une procession silencieuse du public dans l'escalier à double hélice du silo, chenilles humaines qui espèrent l'éclosion. Ce silo, conçu pour abriter le rêve de l'artiste, a été bâti collectivement : élèves de lycée pro, artisans, sociétés de tôle, architectes, ce projet est porté par des joueurs poètes, largement soutenus et accompagnés par les Deux Scènes, producteur rare au service d'une ambition de tissage de liens et d'exploration de l'indicible. En haut, proximité d'une piscine accrochée au sommet dans laquelle s'ébat le lémurien original. Il y a une genèse en cours. Quand tout à coup, le plastique se déchire et l'homme chute. Dans un sol mouvant, sablonneux. Disparu, des rides à la surface trahissent encore cependant la réputation souterraine. Ver de terre, irrésistible souvenir de « Dune » où le lombric gigantesque produisait l'élixir d'immortalité. Le cafard lui succède, pattes rampantes, Kafka bien sûr, mais

aussi cette idée d'une immortalité résistante à toute avanie. L'humain va surgir enfin d'une confrontation inattendue avec un miroir égaré dans la fange. Son propre regard le fait naître. Il danse la vie dans cet espace libre. Avant de réescalader le silo vers les étoiles, enveloppé d'un immense vortex de fumée, il aura été immolé et aura échappé à la chute du destin sous forme d'une enclume lourde, si lourde. De battre le cœur s'est arrêté face à un tel destin sans sens, mais si prégnant d'une humanité touchante. Tarkovski. À battre le cœur s'est remis, réanimé par tant de grâce sans concession, prise de risques permanente tant artistique que physique, proximité voulue entre spectateur et artiste. Cadeau rarissime que ce sentiment de compréhension du plus profond de mon être. En finale, « Erbarne dich », acmé de la Passion, enveloppe et entoure l'âme meurtrie par le rappel doux, si doux, trop doux de sa condition humaine. Cirque métaphysique et esthétique sublime, pensée singulière de l'humain, noir et silences, exception et poésie : l'Absolu est une rencontre. Unique.

## CRÉATIONS

## L'ESPACE FURIEUX

MISE EN SCÈNE MATHILDE DELAHAYE  
ESPACE DES ARTS - CHALON-SUR-SAÔNE

« Assister à "L'Espace furieux", c'est faire l'expérience du « dire » et de son surgissement, plonger dans "le gros bouillon du langage pour un festin de mots". »

DÉMESURE DU LANGAGE

— par Audrey Santacrose —

S'attaquer à un texte de Valère Novarina est toujours un défi, et on se réjouit quand ce défi est relevé par de jeunes artistes et pas par de vieux barbons du théâtre. Si « L'Espace furieux » est la première mise en scène de Mathilde Delahaye en tant qu'artiste associée à l'Espace des arts de Chalon-sur-Saône, le projet n'en reste pas moins longuement mûri par cette metteuse en scène qui fait remonter son intérêt pour Novarina à 2005. Issue de l'école du TNS, elle s'est adjoint les services de quelques camarades de promotion, également comparses de Thomas Jolly, ainsi que de deux comédiens somptueux : Pierre-Félix Gravière et Juliette Plumecocq-Mech. On ne saurait que conseiller d'arriver vierge du texte dans la salle. Surtout, surtout, ne pas le lire avant mais accepter de se laisser porter par le flot et le flux de la langue de Novarina. Accepter de ne pas tout comprendre, que le texte se refuse parfois à nous, la langue de l'auteur étant cet espace furieux où tout déborde et menace de nous engloutir. Il faut se laisser traverser par le torrent créé par l'auteur, laisser émerger le sens propre à chacun car la richesse du langage, c'est aussi la richesse du sens. Valère Novarina et Mathilde Delahaye prennent à rebours l'appauvrissement

intellectuel et nourrissent le spectateur d'une foule de mots et d'images si riches que chacun y trouvera quelque chose qui lui semble comme destiné. Le spectacle étant construit en deux parties, il est naturel que chacun en préfère l'une ou l'autre. Il faut pourtant bien parler des deux car aucune ne prévaut sur l'autre tant elles se complètent. La première partie, certes déroutante pour peu qu'on ne joue pas le jeu, n'en est pas moins sertie d'éclairs drôlissimes portés pour la plupart par Juliette Plumecocq-Mech. On s'approche du rebord de la chaise de cette digne héritière des grands noms du burlesque à chacune de ses entrées en scène pour ne pas en rater une miette. Soudain le rideau tombe, et c'est dans un vertige existentiel-postapocalyptique qu'on bascule. Dans un décor qui paraît inspiré de « Blade Runner » et de « La Planète des singes », les figures de « L'Espace furieux » semblent revendiquer le droit à exister. Quand il ne reste rien, il reste encore les mots. Et si le langage est faillible, s'il y a autant de langages que de locuteurs, au moins restait-il cette possibilité, celle de dire, et de se dire. L'exigence intellectuelle du spectacle et l'effort d'acceptation à faire au départ se justifient pleinement devant les ultimes images, si belles qu'on en aurait bien redemandé encore un peu.

## SENS INTERDITS - EN BREF

## LIMITS

Cirque / Conception Cirkus Cirkör

La troupe Cirkus Cirkör fait partie depuis près de vingt ans du répertoire circassien incontournable de la Suède. Avec sa nouvelle production, « Limits », elle aborde la question des frontières réelles ou imaginaires, avec une portée particulièrement politique en ces temps de migrations en souffrance. Une performance ultraphysique, rythmée et poétique qui pâtit par moments de l'insertion de messages informatifs sur les réfugiés trop démonstratifs et premier degré. Reste l'envoûtante prestation des six performers, que l'on a pu découvrir au Swedstage à Stockholm à l'automne 2016. **M.D.**

La Maison de la Danse, 23 octobre

## LE QUATRIÈME MUR

Théâtre / Mise en scène Luca Franceschi

1982. Beyrouth. Un Français part réaliser le rêve d'un ami malade : monter l'« Antigone » d'Anouilh au Liban. Antigone sera jouée par une Palestinienne sunnite, Créon par un chrétien maronite, Hémon par un Druze et les gardes par des chiites. Réunir les communautés religieuses ennemies de la ville est une utopie folle, à laquelle pourtant tous s'abandonnent. Pendant une heure, la guerre serait suspendue, pour la beauté du geste simplement. Avec peu de moyens, la compagnie des Asphodèles rend un bel hommage à Sorj Chalandon, son auteur. Ils maîtrisent incontestablement l'art du récit, auquel le beatbox ajoute une atmosphère grisante. Ils nous font rêver à de nouvelles icônes. C'est beau de raconter une histoire qu'on aime. **F.F.**

Théâtre Les Asphodèles, 28 et 29 octobre

## MÉMOIRE CRÉATIVE

Exposition de Sana Yazigi

« The Creative Memory of the Syrian Revolution » est un gigantesque projet d'archivage qui donne lieu à une petite expo itinérante, découverte lors du FAB à Bordeaux à l'automne 2016, et que l'on retrouve ici dans une tente devant les Célestins. Sur le site web [www.creativememory.org](http://www.creativememory.org), on pourra passer des heures à éplucher la collection de plus de 22 000 documents (vidéos, dessins, photos...), autant de précieux témoignages de Syriens depuis 2011. **M.D.**

Place des Célestins, jusqu'au 29 octobre

DEPUIS 30 ANS,  
ON SE MOQUEDES FRONTIÈRES  
ET ON AIME  
LES ARTISTES  
DU MONDE.MUSÉE D'ART  
MODERNE ET  
CONTEMPORAIN  
SAINT-ÉTIENNE  
MÉTROPOLEÀ Saint-Étienne, découvrez  
le musée qui accueille des artistes  
du monde entier et fait voyager  
ses œuvres jusqu'en Chine.

## LES SUBSISTANCES

DU MERCREDI 8 AU SAMEDI 25 NOVEMBRE

THÉÂTRE / DANSE / CIRQUE / PROJECTIONS / RENCONTRES

3 PIÈCES INCONTOURNABLES PAR 3 ARTISTES MAJEURS

RÉVÉLÉS, ADORÉS ET APPLAUDIS AUX SUBS !



EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

Les Subsistances  
8 bis quai Saint-Vincent | Lyon 1<sup>er</sup>  
04 78 39 10 02 [www.les-subs.com](http://www.les-subs.com)Su  
les-subs.com

# LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Massimo Furlan —



© Massimo Furlan

# LA PHOTO



« Transfrontalier », de Zora Snake, le 21 et 22 octobre © Gustave Akakpo

I/O Gazette n°71 — 19.10.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.  
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion/Distribution Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Christophe Candoni, Sébastien Descours, Mariane de Douhet, Pierre Fort, Floriane

Fumey, Augustin Guillot, Audrey Santacroce

Photo de couverture © Maria Svarbova

## LE FAUX CHIFFRE

# 0,2%

C'est la probabilité de voir un caméo de Sophie Marceau dans "We Call It Love" de Denis Mpunga

## L'HUMEUR

« Tenter de modifier par volonté son JE corporel-subconscient signifie se mentir. »

Krystian Lupa

## PLUS DE SENS INTERDITS

### TITRE PROVISoire

Théâtre / Mise en scène Waël Ali

« À Beyrouth, une vieille cassette audio est retrouvée au milieu d'objets abandonnés. Elle date de 1976, tandis que le Liban est en pleine guerre civile. Dans l'enregistrement, on entend les voix de survivants qui viennent d'arriver en Europe et racontent aux futurs émigrés leur nouvelle vie : démarches administratives, découverte d'une société étrangère, nostalgie du pays délaissé. À partir de cet "objet trouvé", Waël Ali et Chrystèle Khodr abordent l'histoire des migrations. »

Les Substances, du 21 au 23 octobre

### ESPECTRAL

Concert-bal

« La musique d'Espectral – de son vrai nom Juan Ernesto Diaz – se base sur des musiques traditionnelles colombiennes remixées dans des sonorités plus contemporaines. Espectral est par ailleurs le DJ du Mapa Teatro dans "La Despedida". »

Place des Célestins, 28 octobre

# FESTIVAL HOMO NOVUS À RIGA

— par Mathias Daval —

En photo de couverture du programme de cette 13<sup>e</sup> édition, une scène déserte, dans l'obscurité, en attente de l'événement à venir. Car Homo Novus, en bon festival d'art contemporain, est d'abord une invitation à venir remplir l'espace vide, à s'approprier l'énergie du moment.

Créé en 1995 par le New Theatre Institute of Latvia, Homo Novus s'est imposé comme une institution en matière de recherche théâtrale contemporaine, avec une trentaine de propositions, à la fois baltes et internationales, sur un peu plus d'une semaine. Le festival se déploie dans une quinzaine de lieux, et c'est en soi une occasion de sillonner la capitale lettone dans tous les sens en zigzaguant entre tramway, bus, minibus et trolleybus. C'est d'ailleurs l'un des objectifs du festival que d'aller chercher en permanence de nouveaux espaces qui n'ont a priori rien à voir avec des lieux de représentation. Ainsi à deux pas de Miera iela, l'un des quartiers branchés de Riga, la jeune chorégraphe lettone Kristine Brinina s'est installée dans un bâtiment désaffecté qui jouxte un bar pour hipsters. Elle y développe avec « 24 h of Sleep » un travail symbolique sur la violence. Devant seulement sept spectateurs, affalée sur un vieux canapé pendant vingt-quatre minutes, elle simule différents états et positions de sommeil pendant qu'un haut-parleur diffuse une panoplie de sons agressifs : chiens qui aboient, hélicoptère, coups de feu, alarmes... Difficile de ne pas y voir une représentation de

notre propre refoulement face aux violences subies par les migrants dans leurs parcours d'exil. Avec « Hear », créé en janvier au Kaaiteater de Bruxelles, Benjamin Vandewalle et Yoann Durant proposent une expérience sensorielle collective. Convoqués devant le bâtiment d'une sorte de zone d'activité interlope, nous recevons une consigne simple : mettre un bandeau sur les yeux et attendre que quelqu'un vienne nous chercher. Une fois chacun assis, ignorant de son environnement immédiat, la performance commence. Un chœur évolue autour des spectateurs, jouant, par un subtil travail sur le souffle, sur la spatialisation du son acoustique. Le résultat est mitigé : comme souvent dans les créations un peu radicales, c'est davantage le concept et l'anticipation de la performance qui sont excitants que le déroulé lui-même. Même si, par son dispositif même, « Hear » permet, à défaut de véritable transe sonore, un ressenti peu habituel, et une sorte de communion sensorielle assez belle.



### Épiphanies véritables

Dans « The Sanctuary of Truth », l'artiste lettone Kate Krolle propose une performance déambulatoire dans une usine pour moitié désaffectée, au sud de la ville. Répartis en groupes d'une dizaine de personnes, les spectateurs évoluent d'un espace à un autre : un long couloir, un sous-sol sombre et humide, un container à l'extérieur... À la multiplicité des environnements sont associées des

saynètes reconstituant, en boucle, des rituels d'une dizaine de minutes chacun. Rituels profanes ou sacrés ? Le doute subsiste toujours, tant Kate Krolle nous donne une position de voyeur invisible inséré temporairement dans un monde et une époque indéfinis. Chaque séquence, extrêmement plastique, frôlant par instants une esthétique mystique castellucienne, semble explorer une dimension d'interaction sociale précise (ici liée à la maladie, là à l'attente amoureuse, là encore à une cérémonie religieuse), bien que l'on soit en peine de la caractériser correctement. Car le sanctuaire, au-delà de la quête hiérophanique, force à évacuer la pensée et à laisser les sens agir. À la fin de la performance, un petit texte est distribué, sur lequel on peut lire : « In the sanctuary it is allowed to feel – that's why it is known as the Sanctuary of Truth. » Une invitation, belle, profonde, à retrouver un chemin intérieur perdu. C'est que le Homo novus balte n'a pas grand-chose à voir avec le parvenu de l'Antiquité romaine qui lui a donné son nom ; mais plutôt avec l'idéal de la Renaissance d'un homme bercé par les lumières du savoir et des arts. Cet homme, c'est bien le spectateur contemporain, aspiré jusqu'à l'overdose par sa quête de nouveauté. Au milieu de cette surenchère d'expérimental demeurant quelques rares occasions d'épiphanies véritables : c'est ce que propose, tous les deux ans, le festival de Riga.

Homo Novus, Riga (Lettonie), du 1er au 9 septembre 2017

# REPORTAGES

## INTERNATIONAL MEETINGS AU THÉÂTRE DE CLUJ

— par Mariane de Douhet —

« L'extrême ». Tel était le thème de la 7<sup>e</sup> édition du festival international de théâtre de Cluj, qui faisait par là résonner l'écho des origines, l'essence même du théâtre : c'est bien à l'hybris que le festival roumain rendait cette année hommage à travers différentes formes – spectacles, adaptations filmiques, conférences – interrogeant le péché de démesure des hommes, suggérant son flamboyant pouvoir d'inspiration (mais de quoi parlerait-on si les hommes ne se prenaient pas pour des dieux ?).

L'excitation était grande, devant ce thème qui annonçait une sacrée levée de Surmoi, un plongeon dans le réservoir à pulsions, la promesse d'une matière narrative radicale. Les rues colorées du centre de Cluj, ses arrondis montagneux à l'horizon, balayés par une atmosphère d'été indien, constituaient un écrin d'autant plus adéquat que le paysage, comme toujours avant la tempête, se doit d'être calme. Pourtant, il faut aussi le reconnaître, on redoutait ce thème, qu'on craignait menacé du double péché du spectaculaire et de la facilité (oh, des gens qui hurlent dans du caca sur scène), qu'on trouvait galvaudé à cause de publicitaires l'ayant monopolisé pour qualifier le goût du café et/ou parce que, accolé

au terme d'« expérience », il veut absolument tout dire. Et l'envie nous est venue d'un festival qui prendrait pour thème la sobriété, le neutre, le lagom (« le ni trop ni trop peu », pour ceux qui suivent le renouvellement scandinave des signifiants). Mais nos préjugés furent battus en brèche par un art du cynisme dont les dramaturges et metteurs en scène roumains semblent être d'incontestables maîtres.



### Tentation du bord

Au programme, une pièce de George Tabori, « Goldberg Show », peinture caustique des rapports entre un juif rescapé de la Shoah et un insupportable metteur en scène cherchant à adapter Ancien et Nouveau Testaments. Spectacle-ogre, réflexion métathéâtrale sur le caractère despotique de toute création, interrogation sur les rapports entre christianisme et judaïsme... Le ton désabusé et farceur du spectacle rebattait nos cartes spinozistes : ce qu'on ne peut comprendre, mieux vaut en rire qu'en pleurer. Voilà semble-t-il le bon sens local, que les adaptations d'« Orange mécanique » et du « Procès » de Kafka venaient décliner à leur tour. Le lendemain, on assistait à l'adaptation filmée d'un texte de Matei Visniec, « Teeth », errance tarkovskienne

en forêt enneigée de deux affreux à la recherche de dents en or. Fort d'images déformées par un angle GoPro, le film est dérangeant à souhait, montrant des bouchers de mâchoires pleins de scrupules à l'idée de faire les poches de leurs victimes. Un vent chaud de fin d'après-midi, à la douceur très italienne, s'offrit comme transition avant le cri de rage de la jeunesse roumaine : le spectacle « Playlist » (mise en scène de Tudor Lucanu) raconte l'incompréhension des générations, les reproches viscéraux d'une jeunesse actuelle à l'égard de ses parents révolutionnaires, incendiant ces derniers de lui avoir légué un monde (libéral et infecte) en même temps qu'un devoir – celui de l'aimer. Troupe d'acteurs formidables, saut surprise dans l'horreur, la pièce pourtant péchait par un manque de clarté : sur un sujet aussi « brûlant », peut-on se permettre de ne pas être compris ? Le piège immanent de l'extrême, c'est de ne plus savoir pourquoi on l'est, étourdi par son propre excès. On retiendra enfin le tremblement de l'auriculaire du musicien Alexander Balanescu, vibrant sur son violon lors du spectacle « God's Playground ». Extrémisme d'une extrémité.

Festival international du théâtre national de Cluj (Roumanie), du 4 au 8 octobre 2017

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS



**SENS INTERDITS / 19-29 OCT 2017**

**FESTIVAL INTERNATIONAL DE THÉÂTRE**

**LYON MÉTROPOLE / [SENSINTERDITS.ORG](http://SENSINTERDITS.ORG)**

